

Études littéraires africaines

Présentation

Mathilde Rogez and Richard Samin



Number 38, 2014

L'Afrique du Sud et la littérature post-apartheid (1994-2014)
South Africa and Post-Apartheid Literature (1994-2014)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1028670ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1028670ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Rogez, M. & Samin, R. (2014). Présentation. *Études littéraires africaines*, (38), 7-17. <https://doi.org/10.7202/1028670ar>

PRÉSENTATION

Les enjeux

Depuis la fin des années quatre-vingt, des écrivains, des critiques et des universitaires sud-africains se sont interrogés sur le concept de littérature sud-africaine, sur la nature et l'extension du champ littéraire sud-africain et sur la possibilité même d'écrire une histoire littéraire de l'Afrique du Sud. En 2005, Leon de Kock publie un article où il met en doute la notion d'une littérature sud-africaine strictement limitée à la sphère locale : « *Does South African Literature Still Exist ? Or : South African Literature Is dead, Long Live Literature in South Africa* »¹. En 2009, Michael Chapman s'interroge sur la nature de la littérature sud-africaine après 2000 dans un article intitulé « *Introduction : Conjectures on South African Literature* »². Avec la fin de l'apartheid, celle de l'isolation politique de l'Afrique du Sud et sa plus grande ouverture au monde, l'impact des influences extérieures sur l'imaginaire sud-africain est également devenu une source d'interrogation, d'où des articles comme celui de Leon de Kock en 2001 : « *South Africa in the Global Imaginary : An Introduction* »³, ou encore celui d'Andrew van der Vlies, publié en 2006 : « *South Africa and the Global Imagination. The Local and the Global in Literary and Cultural Studies* »⁴. Parallèlement à ces articles, l'histoire littéraire de l'Afrique du Sud s'est enrichie de trois ouvrages majeurs, l'un publié deux ans après la fin de l'apartheid, et qui a suscité quelques controverses : *Southern African Literatures* de Michael Chapman⁵, *Littératures*

¹ DE KOCK (Leon), « Does South African Literature Still Exist ? Or : South African Literature Is dead, Long Live Literature in South Africa », *English in Africa*, n°33 (2), 2005, p. 69-84.

² CHAPMAN (Michael), « Introduction : Conjectures on South African Literature », *Current Writing*, 21 (1 & 2), 2009, p. 1-23. Plusieurs des articles parus dans ce numéro spécial ont ensuite été repris dans l'ouvrage dirigé par Michael Chapman et Margaret Lenta : *SA Lit Beyond 2000*. Scottsville : University of KwaZulu-Natal Press, 2011, 405 p. Y figure notamment un article de Leon de Kock intitulé « The End of "South African" Literary History ? Judging "National" Fiction in a Transnational Era », p. 19-49.

³ DE KOCK (L.), « South Africa in the Global Imaginary : An Introduction », *Poetics Today*, 22 (2), Summer 2001, p. 263-268.

⁴ VAN DER VLIES (Andrew), « South Africa and the Global Imagination. The Local and the Global in Literary and Cultural Studies », *Scrutiny2 : Issues in English Studies in Southern Africa*, 11 (1), 2006, p. 115-125.

⁵ CHAPMAN (M.), *Southern African Literatures*. Pietermaritzburg : University of Natal Press, 1996, 533 p.

d'*Afrique du Sud* de Jean Sévry, publié en 2007⁶ et *The Cambridge History of South African Literature*, ouvrage collectif publié en 2012 sous la direction de David Attwell et Derek Attridge⁷. Les avis sont également partagés quant à la manière de dénommer la période qui a suivi la fin de l'apartheid en 1990, et celle qui s'est ouverte avec les premières élections libres en 1994 : les locutions utilisées vont de « période de transition », aux qualificatifs « post-apartheid », « post-postapartheid » ou « post-transitionnelle »⁸. Pour notre part, par souci de simplicité, nous continuerons d'employer le qualificatif de « post-apartheid » pour désigner la production littéraire qui, depuis la fin des années quatre-vingt, avant même la fin officielle de l'apartheid, a eu recours à un nouveau paradigme pour rendre compte de la réalité sud-africaine. Ce changement a été amorcé, du moins en ce qui concerne la littérature noire, en premier lieu, par l'appel de Albie Sachs, destiné à l'usage interne de l'ANC (*African National Congress*) : « *Preparing Ourselves for Freedom* »⁹, et préconisant, entre autres choses, que « l'art ne devrait plus être considéré comme un instrument de la lutte »¹⁰ ; en second lieu, par le recueil d'articles de Njabulo Ndebele : *Rediscovery of the Ordinary*¹¹, dans lequel il prône l'abandon de « la représentation spectaculaire » et « dramatique »¹², qui était la caractéristique de la littérature de protestation sous l'apartheid, pour se concentrer sur la vie ordinaire et privée des personnages. C'est un principe qu'il avait déjà appliqué dans son recueil de nouvelles paru en 1983 : *Fools and Other Stories*¹³. Pour la littérature blanche, la situation est plus complexe car, comme le souligne Michael Chapman, cette littérature était reconnue dans des « zones de réception situées entre la métropole et la colonie » et

⁶ SÉVRY (Jean), *Littératures sud-africaines*. Paris : Karthala, 2007, 432 p.

⁷ ATTWELL (David) et ATTRIDGE (Derek), dir., *The Cambridge History of South African Literature*. Cambridge : Cambridge University Press, 2012, 877 p.

⁸ BARNARD (Rita), « Rewriting the Nation », dans *The Cambridge History of South African Literature*, op. cit., p. 652. Voir aussi : FRENKEL (Ronit) et MACKENZIE (Craig), « Conceptualizing "Post-Transitional" South African Literature in English », *English Studies in Africa*, 53 (1), 2010, p. 1-10.

⁹ SACHS (Albie), « Preparing Ourselves for Freedom », dans BROWN (Duncan) et VAN DYK (Bruno), dir., *Exchanges*. Pietermaritzburg : University of Natal Press, 1991, 125 p. ; p. 117-125.

¹⁰ SACHS (A.), « Preparing Ourselves for Freedom », art. cit., p. 117. Les traductions de l'anglais dans le reste de l'introduction sont dues aux auteurs.

¹¹ NDEBELE (Njabulo S.), *Rediscovery of the Ordinary : Essays on South African Literature and Culture*. Johannesburg : Congress of South African Writers, 1991, 160 p.

¹² NDEBELE (N.S.), *Rediscovery of the Ordinary...*, op. cit., p. 39.

¹³ NDEBELE (N.S.), *Fools and Other Stories*. Johannesburg : Ravan Press, 1983, 283 p.

était davantage célébrée par des instances étrangères que par des instances locales, qu'il s'agisse des maisons d'édition, des critiques ou des lecteurs, qui étaient en majorité anglo-américains¹⁴. C'est une littérature, en particulier en ce qui concerne la littérature en anglais, qui a été longtemps sensible aux mouvements intellectuels et artistiques qui prévalaient dans le monde occidental, autrement dit une littérature transnationale. Il y a eu ainsi, pendant longtemps, la présence fantomatique d'un ailleurs qui constituait l'horizon d'attente de son espace de réception. Ce qui fait que, selon Leon de Kock, le champ littéraire sud-africain, à l'instar du pays, ne peut pas constituer un « champ singulier et unifié »¹⁵ en raison de l'impact culturel de la colonisation et des différences linguistiques, culturelles, et identitaires locales. Cet héritage explique, toujours selon Leon de Kock, pourquoi « l'Afrique du Sud jusqu'à aujourd'hui reste une scène de différences encore largement *non résolues* »¹⁶.

Aujourd'hui, ces différences afférentes aux transferts culturels liés à ce dispositif particulier qu'est le pouvoir colonial se combinent à celles qui sont inhérentes à une autre forme de transfert culturel et à un autre dispositif. Ces derniers sont induits par l'impact multiforme de la mondialisation qui, par le libre flux des capitaux, des marchandises, des produits culturels, et du fait de la frénésie consumériste, a profondément modifié non seulement la vie quotidienne des Sud-Africains, mais aussi la manière dont ils doivent redéfinir leur identité et leurs rapports à la vie quotidienne en tant que citoyens d'un pays en quête d'unité. Comme le note M. Chapman dans son article « Conjectures on South African Literature »¹⁷ – qui rappelle celui de Franco Moretti : « Conjectures on World Literature »¹⁸ –, « les identités locales peuvent emprunter ailleurs des schémas et des processus d'auto-définition, mais elles reflètent éga-

¹⁴ CHAPMAN (M.), « Introduction : Conjectures on South African Literature », *art. cit.*, p. 7.

¹⁵ DE KOCK (L.), « South Africa in the Global Imaginary : An Introduction », *art. cit.*, p. 271.

¹⁶ DE KOCK (L.), « South Africa in the Global Imaginary », *art. cit.*, p. 264 ; les italiques sont de l'auteur.

¹⁷ CHAPMAN (M.), « Introduction : Conjectures on South African Literature », *art. cit.*

¹⁸ MORETTI (Franco), « Conjectures on World Literature », *New Left Review*, n°1, January-February 2000, 14 p., non paginé ; voir : newleftreview.org/II/1/franco-moretti-conjectures-on-world-literature ; consulté le 11/11/2014. Dans la même perspective on peut aussi consulter : CASANOVA (Pascale), *La République mondiale des Lettres*. Paris : Seuil, coll. Points. Essais, 2008, XV-504 p.

lement des inquiétudes et des problèmes locaux »¹⁹. David Attwell, quant à lui, voit dans les transferts culturels qu'implique la mondialisation un ensemble de « processus de destruction culturelle suivis de reconstruction selon des termes nouveaux »²⁰. Ainsi confrontés à ses effets dans un pays à peine sorti de l'ordre colonial, les écrivains sud-africains ont dû – et su – élaborer des « compromis littéraires »²¹, pour reprendre l'expression de Franco Moretti, afin de penser et d'explorer un monde plus complexe ; ce faisant, ils ont déployé une palette élargie d'innovations formelles (langue, tropes, procédés narratifs, etc.) et de thèmes, et instillé dans leurs œuvres une sensibilité plus riche et plus nuancée afin qu'elles répondent, comme le souligne Michael Chapman, « aux horizons d'attente internationaux »²² sans pour autant renoncer à la riche multiplicité historique, culturelle, sociale et linguistique que continue d'offrir la fertile expérience sud-africaine. Mais, comme il le précise, il va de soi que cette réceptivité repose essentiellement sur un genre – le roman – et sur une langue – l'anglais²³. La littérature sud-africaine contemporaine, comme le pays lui-même, se trouve donc sur la frontière entre le « local » et le « global », et le récit dans lequel ils s'inscrivent l'une et l'autre consiste, selon David Attwell, à négocier un « retour dans la modernité mondialisée »²⁴ malgré la persistance de multiples contradictions.

De la « frontière » à la « couture »

Pour rendre compte de la situation paradoxale qui prévaut aujourd'hui, au-delà des efforts engagés pour unifier le pays aussi bien politiquement que socialement et culturellement, L. de Kock substitue à la métaphore de la « frontière » celle de la « couture », qui, dit-il, est « un site de différence et de convergence »²⁵, en ce sens que toute couture réunit des parties différentes en suturant

¹⁹ CHAPMAN (M.), « Introduction : Conjectures on South African Literature », *art. cit.*, p. 13.

²⁰ ATTWELL (David), *Rewriting Modernity. Studies in Black South African Literary History*. Scottsville : University of KwaZulu-Natal Press, 2005, 236 p. ; p. 18.

²¹ MORETTI (F.), « Conjectures on World Literature », *art. cit.* F. Moretti définit le « compromis littéraire » comme la combinaison d'une intrigue étrangère, de personnages locaux et d'une voix narrative locale.

²² CHAPMAN (M.), « Introduction : Conjectures on South African Literature », *art. cit.*, p. 13.

²³ CHAPMAN (M.), « Introduction : Conjectures on South African Literature », *art. cit.*, p. 11.

²⁴ ATTWELL (D.), *Rewriting Modernity...*, *op. cit.*, p. 6.

²⁵ DE KOCK (L.), « South Africa in the Global Imaginary », *art. cit.*, p. 276.

l'espace qui les sépare, mais, en même temps, l'existence même de leur raccord rappelle le lieu de leur différence. Bref, à l'en croire, il serait vain et contre-productif de vouloir à tout prix dissimuler les failles, les ruptures et les divisions, car elles constituent l'histoire de l'Afrique du Sud et se retrouvent aussi bien dans le champ littéraire que dans l'*ethos* sud-africain. C'est cette synthèse disjonctive, cette relation logique paradoxale par laquelle deux entités opposées ne s'excluent pas mais restent liées en raison même de leur différence, qui constituerait la condition de possibilité d'un vivre ensemble plus que les discours forcés revendiquant une unité nationale, comme l'a fait croire un temps le discours de la nation « arc-en-ciel ».

Il est vrai que certains des espoirs immenses qu'avait suscités l'arrivée au pouvoir de Nelson Mandela ont fait long feu et que les couleurs de la nation arc-en-ciel se sont depuis quelque peu ternies. Certes, des améliorations incontestables dans plusieurs domaines de la vie quotidienne ont été réalisées et la rupture politique a ouvert un espace de liberté, garanti par les institutions et la constitution, où quiconque peut effectivement vivre, s'exprimer et se déplacer sans contrainte. Mais certains aspects de l'apartheid n'ont pas entièrement disparu, qu'il s'agisse des relations raciales, de la violence policière, des écarts criants de niveaux de vie et d'une pauvreté persistante²⁶. Des barrières sont tombées mais de nouvelles sont apparues, tout aussi redoutables : les frontières raciales ont été en partie remplacées par des divisions économiques. S'il existe une relative mobilité sociale et une porosité culturelle, qui ont conduit, entre autres, à l'émergence d'une classe moyenne noire prospère et à l'accroissement d'un espace urbain cosmopolite, il reste que des blocages liés à l'histoire empêchent encore que s'impose à toutes les communautés sud-africaines le sentiment de constituer une seule nation. Sur ces reliquats du passé se sont greffés d'autres problèmes que l'on retrouve fréquemment dans les pays de la post-colonie : des partis politiques anti-colonialistes qui, parvenus au pouvoir, servent plus leurs intérêts que ceux de leur pays, une bourgeoisie émergente avide de richesse, gangrenée par le népotisme et la corruption, et des formes dangereuses d'ethnicité.

La libération politique en Afrique du Sud s'est, en théorie, donné comme but non seulement de redresser les injustices du passé et de dépasser les antagonismes nés de la colonisation et de l'apartheid pour créer une société plus équitable, plus unie et plus prospère, mais aussi de regagner une place honorable sur la scène mondiale après des années d'ostracisme. Le pari est en partie gagné, l'Afrique

²⁶ BARNARD (R.), « Rewriting the Nation », *art. cit.*, p. 653.

du Sud ayant par exemple rejoint le groupe BRIC (désormais BRICS, pour Brésil, Russie, Inde, Chine et Afrique du Sud) en 2011 et fait parfois entendre sa voix sur la scène diplomatique du continent africain, avec toutefois certains succès mitigés. Le pays aux héritages multiples, que Noël Mostert situe à la jonction entre Occident et Orient²⁷, et qui se retrouve encore en relation de dépendance vis-à-vis de l'Occident, et désormais aussi de la Chine, hésite par là même encore entre Occident et Afrique. La question pertinente de Michael Chapman, qui demande si « l'Afrique du Sud [est] l'Afrique ou l'Occident »²⁸, suggère les incertitudes quant à son identité.

L'incapacité à résoudre les problèmes sociaux les plus urgents, surtout en ce qui concerne la vie des plus défavorisés, a suscité des déceptions, du désenchantement et parfois même un sentiment de désespoir qui a conduit à des explosions de violence. Les inégalités sociales, la criminalité, la violence, surtout la violence contre les femmes et les enfants, la corruption, le népotisme, la pandémie du SIDA, sont d'autant plus difficiles à accepter qu'ils tranchent avec les immenses espérances qu'avait fait naître l'avènement de la démocratie.

Changement de paradigme

Ces contradictions, ces incertitudes et cette complexité croissante ont stimulé une réflexion sur une nouvelle manière de rendre compte du réel. Il ne peut plus être envisagé comme un donné figé, immuable, divisé en catégories clairement identifiables dont le sens serait immédiatement perceptible, mais plutôt comme des réseaux de signes fluctuants et ambigus, qui demandent à être interprétés. Pour rendre compte de cette complexité, un nouveau paradigme littéraire s'est avéré nécessaire. Comme le souligne André Brink, le démantèlement de l'apartheid s'est accompagné « d'une révision de la conscience historique opérée par le postmodernisme », ce qui pourrait avoir des effets « sur la manière dont un romancier envisage l'histoire »²⁹.

L'écriture romanesque a effectivement opéré ce changement, passant d'une tradition réaliste dominante à de nouvelles formes textuelles, innovantes et expérimentales. Il ne s'agit plus de poser le

²⁷ MOSTERT (Noël), *Frontiers : The Epic of South Africa's Creation and the Tragedy of the Xhosa People*. London : Jonathan Cape, 1992, XXIX-1355 p. ; p. XV.

²⁸ CHAPMAN (M.), « Conjectures on South African Literature », *art. cit.*, p. 9.

²⁹ BRINK (André), *Reinventing a Continent*. London : Secker and Warburg, 1996, 258 p. ; p. 231.

réel comme un objet extérieur, en en construisant une image totalisante, structurée et somme toute rassurante, mais bien de l'interroger, d'y déchiffrer les traces laissées par l'histoire et l'idéologie, d'examiner ses contradictions, ses anomies, ses zones d'ombre et d'exclusion, les énigmes qu'il recèle. L'important, c'est donc d'inventer une écriture qui réponde aux exigences d'un réel élusif qui ne peut plus être contraint dans des schémas classiques. Ce changement de paradigme, comme le souligne Stephen Clingman, consiste à passer de la « représentation de l'histoire » à une « histoire de la représentation »³⁰ pour souligner le fait que ce qui est devenu maintenant l'enjeu de la littérature sud-africaine, c'est l'élaboration de formes susceptibles de rendre le réel plus intelligible sans pour autant prétendre à en épuiser le sens.

Trois facteurs importants ont contribué à ce changement de paradigme. Il faut d'abord souligner l'impact des travaux de la Commission Vérité et Réconciliation (*Truth and Reconciliation Commission*), qui ont non seulement stimulé la production de récits, mais aussi motivé l'envie de réexaminer le passé, de se livrer à une véritable archéologie pour en exhumer les secrets honteux et douloureux, suscitant à la fois sidération, horreur et culpabilité, à travers des autobiographies, des confessions et des mémoires. Cette volonté de restituer ce qui avait été tu et enfoui a donné naissance à des récits plus riches et plus complexes en multipliant, par exemple, les lignes narratives, et en superposant plusieurs strates temporelles, à la manière d'un palimpseste. Le deuxième facteur est lié à l'emprise croissante d'un monde urbain multiculturel et cosmopolite, creuset de conflits sociaux, politiques et raciaux, où coexistent de manière précaire des réalités contradictoires. Ce monde urbain labyrinthique, associé à la prégnance de la criminalité et de la violence, à laquelle répond le besoin d'imposer l'ordre et la loi, a stimulé le renouveau d'un genre littéraire comme le roman policier. Mais la mobilité sociale qu'autorise l'espace urbain contemporain, l'effacement ou la porosité des frontières matérielles ou intellectuelles, ont multiplié les possibilités identitaires et problématisé la notion d'appartenance nationale : l'espace devient ainsi le lieu à la fois d'une quête identitaire et d'un récit de formation qui peut tout aussi bien réussir qu'échouer. Le troisième facteur réside dans l'impact général d'une économie mondialisée, dans la frénésie consumériste qui s'est emparée de la société sud-africaine et qui, malgré les slogans et les

³⁰ CLINGMAN (Stephen), « Writing the Interregnum : Literature and the Demise of Apartheid », dans *The Cambridge History of South African Literature*, op. cit., p. 635.

vœux pieux, a sapé les valeurs et les comportements revendiqués comme étant « authentiquement » africains et engendré une fascination pour le superficiel, l'illusoire et le simulacre.

Les écrivains choisis par les auteurs des sept articles qui composent le dossier ont, chacun à leur manière, tenté d'apporter des réponses aux incertitudes, ambiguïtés et contradictions de la société sud-africaine contemporaine. Il est peut-être vain de chercher à définir ce qu'est la littérature sud-africaine, surtout si l'on s'acharne à la situer exclusivement dans un cadre national qui n'est pas encore clairement défini. Mieux vaut donc considérer ce qu'elle a accompli, car, à sa lecture, on s'aperçoit à quel point le local est revisité, parfois avec beaucoup de précision et d'intensité, par le global, à travers le double prisme générique et thématique. Les auteurs contemporains ont une vision plus large, qui s'est détachée quelque peu de la question nationale et qui, en reconfigurant une autre géographie où coexistent plusieurs imaginaires, amène le lecteur à réfléchir de manière distancée à ce qu'est l'Afrique du Sud aujourd'hui.

Présentation des articles

Les trois rubriques sous lesquelles les articles ont été regroupés – « Violence et sexualité », « Décentrement et dislocation », « Doute et désillusion » – suggèrent quelques-uns des thèmes essentiels qui caractérisent la production littéraire dans les œuvres de Lauren Beukes, J.M. Coetzee, Achmat Dangor, Reza De Wet, Nadine Gordimer, Mpumelelo Paul Grootboom, Margie Orford, Henrietta Rose-Innes, Ivan Vladislavić et Zoë Wicomb.

Dans son article, Tina Harpin esquisse une généalogie littéraire de la question des rapports sexuels interraciaux, de l'inceste et du viol, question corrélée à la domination coloniale, et analyse comment s'est opérée, à travers l'histoire, l'évolution du sémantisme de l'inceste et du viol. Si, dans le passé, l'endogamie pouvait contribuer au maintien de la pureté de la race blanche et si la miscégenation était associée à la déchéance, dans la littérature contemporaine l'inceste est devenu, comme dans *Triomf* de Marlene van Niekerk, *Kafka's Curse* d'Achmat Dangor et la pièce *African Gothic* de Reza de Wet, un thème permettant de déconstruire, sur le mode satirique ou gothique, les contradictions de l'idéologie raciale et coloniale. Si le viol, en particulier le viol interracial, était considéré comme l'expression métonymique de la domination raciale, il est aujourd'hui traité comme une violence sexuelle comme telle, une violence qui, dans l'Afrique du Sud post-apartheid, est devenue un facteur d'entropie sociale traduite textuellement par le mélange générique, comme

dans la pièce de Mpumelelo Paul Grootboom intitulée *Relativity : Township Stories*.

Ferial Khellaf reprend le thème de la violence sexuelle en se concentrant sur l'héroïne du roman de Zoë Wicomb : *David's Story*, Dulcie. Son article montre comment le roman s'inscrit dans l'intersectionnalité entre la race, le genre et la classe, et comment le corps féminin est le lieu où se manifestent à la fois le pouvoir, la violence et la complicité. À travers l'histoire incertaine de Dulcie, qui fit partie de la branche armée de l'ANC, *Umkhonto we Sizwe*, Ferial Khellaf analyse comment l'auteur déconstruit le stéréotype de la guerrière forte et celui du corps des femmes métisses – à l'instar de Saartjie Bartman, la Vénus hottentote –, mais aussi comment l'inscription du corps féminin dans le discours est problématique car, dans la perspective postmoderne de l'auteur, le simple fait de chercher à représenter le corps de Dulcie revient à le violenter et à le mutiler. Ferial Khellaf souligne également ce qui caractérise la littérature contemporaine : le rejet de tout binarisme, l'instabilité des catégories génériques et la crise de la représentation.

L'article de Chantal Logan poursuit cette réflexion sur la crise de la représentation en la reliant à des questions éthiques avec l'analyse de trois romans de J.M. Coetzee : *Disgrace*, *Elizabeth Costello* et *The Childhood of Jesus*. Elle s'intéresse en particulier à la signification du déracinement, qu'il soit territorial (exil) ou thématique (altérité), pour les personnages principaux – David Lurie, Elizabeth Costello et Simón ; elle s'interroge notamment sur l'entre-deux qui caractérise leurs vies : une tension entre leur pays d'origine et celui où ils ont choisi d'émigrer, entre la vie réelle et imaginaire, entre le visible et l'invisible. Cette tension non résolue et l'impossibilité de revenir en arrière constitueraient, par contre, la possibilité d'accéder à un autre espace qui serait celui de l'écriture.

La transition et la transgression sont au cœur même de l'article de Kudzayi Ngara, qui explore le thème urbain dans le roman d'Ivan Vladislavić : *The Restless Supermarket*. En soulignant le parallélisme qu'établit l'auteur entre la dégradation de Hillbrow, un quartier cosmopolite de Johannesburg, et celle de la langue, il montre comment cette fable se joue à la fois des anciennes frontières sociales et raciales tout autant que des classifications génériques. Dans cet espace urbain pris dans le flux de la mondialisation et des changements historiques, les anciens repères disparaissent et laissent place à un univers instable, insaisissable, qui devient la métaphore de la complexité moderne et où chaque individu doit redéfinir son identité. C'est le domaine de l'extraordinaire et du bizarre, qui défie

tous les récits totalisants et dont la langue se révèle impuissante à révéler le sens.

Ce sont les mêmes métamorphoses de l'espace urbain qu'analyse Mélanie Joseph-Vilain dans le roman policier sud-africain, et en l'occurrence dans trois romans : *Zoo City* de Lauren Beukes, *Like Clockwork* de Margie Orford et *Nineveh* de Henrietta Rose-Innes. Après avoir resitué le genre du roman policier au sens large dans l'historiographie littéraire sud-africaine, Mélanie Joseph-Vilain s'intéresse à la manière dont ces romans, par leur hybridité générique et leur écriture innovante, construisent un regard nouveau et décalé sur l'Afrique du Sud d'aujourd'hui. On retrouve dans son analyse des arguments qui font écho à ceux qui ont été développés dans les articles précédents : une tension dialogique entre le présent et le passé, entre les illusions de la libération et les faits réels d'une société mondialisée et violente, entre la tentation de l'oubli et la volonté d'exhumer les secrets honteux du passé. Mélanie Joseph-Vilain construit ainsi un monde urbain labyrinthique aux limites instables et aux frontières poreuses, partagé entre les exigences du global et du local, et envisagé comme métaphore du pays tout entier.

La dernière rubrique du dossier, « Doute et désillusion », comporte deux articles qui portent sur les dernières œuvres de Nadine Gordimer. L'article de Dominic Davies analyse *No Time Like the Present*, dans lequel le thème de la fatigue et de la désillusion, face à l'engagement politique du passé, constitue la ligne directrice. Là encore, le récit est marqué par une ambivalence qui déconstruit les dichotomies qui structuraient à la fois l'idéologie de la lutte et la fiction sous l'apartheid. Il s'inscrit dans un espace que Dominic Davies désigne comme une « zone grise », évoquant une image appropriée des incertitudes du présent. Ce qui se joue dans le roman, c'est la dialectique entre l'extérieur et l'intérieur, la dissolution des frontières entre la sphère publique et la sphère privée, et la manière dont la langue se charge d'articuler ces différences. Par ailleurs, l'article de Dominic Davies, en comparant le premier roman de Nadine Gordimer, *The Lying Days*, au dernier, *No Time Like the Present*, s'intéresse aussi à la façon dont le discours, comme chez Vladislavić, rend compte de la complexité du monde en contestant les anciennes oppositions idéologiques binaires, en suscitant des interrogations, et en dissipant les illusions que la « nation arc-en-ciel » avait suscitées.

C'est ce même questionnement que l'on retrouve dans l'article de Laura Giovanelli, qui analyse le dernier recueil de nouvelles de Nadine Gordimer : *Beethoven Was One-Sixteenth Black and Other Sto-*

ries. Dans son étude, Laura Giovanelli met en exergue les caractéristiques principales qui définissent les contours de la littérature post-apartheid : un parallélisme entre l'écriture et la manière dont le monde post-apartheid est perçu, un contexte transnational où le local le dispute au mondial, un monde incertain, liminal, fait d'intersections, de fractures, de mobilité, de porosité et d'instabilité identitaire. Laura Giovanelli montre comment l'écriture de Nadine Gordimer excelle à suggérer le caractère insaisissable du réel par un mode de récit qui interroge ses propres limites et déstabilise les normes de la représentation.

■ Mathilde ROGEZ ³¹ & Richard SAMIN ³²

³¹ Université de Toulouse.

³² Université de Lorraine.